JULES BRETON 1827–1906

Jeanne : Le réveil

Or, sur la basse brume errant aux alentours,
Les meules, les coteaux dessinent leurs contours ;
L'auréole grandit plus vibrante, et l'Aurore
S'épanouit superbe. Elle baigne et colore
D'un magique regard ces grands champs diaprés
Dans sa lumière rose et ses reflets nacrés.
La Terre attend l'Époux dans sa gloire éternelle,
Et Jeanne ouvre ses yeux dont la noire prunelle,
Éclose tout à coup dans l'agreste splendeur,
Jette, parmi les blés fauves, sa sombre ardeur.

Au fond de l'air vermeil, merveilleuse quenouille
Que le vent éveillé, d'une aile folle, brouille,
Un clair nuage laisse un éparpillement
De légers flocons d'or glisser du firmament
Sur les froides toisons, brumes amoncelées
Qui, par troupeaux errants, plongent dans les vallées,
Et les premiers rayons, dans de roses faisceaux,
Striant le ciel, s'en vont s'émousser aux arceaux
De l'immense Zénith aux sombres améthystes ;
Ou bien courent au loin, chassant les brouillards tristes,
Flamber dans la rivière et rejaillir de l'eau.

Jeanne voit, au milieu de ce divin tableau,
Dans cet éblouissant réveil de la nature,
Bruno, que le plus beau des rayons transfigure,
L'amour… Dans sa ferveur prosterné comme Abel,
Immobile, il est là, la tête dans le ciel.
Un reflet caressant, un doux frisson azure
Les boucles de sa drue et blonde chevelure
Dont le bord vaporeux, sous l'ardeur du soleil,
Ceint le front rayonnant de son nimbe vermeil.

Car aussitôt jaillit dans sa gloire superbe
Le disque radieux, et son immense gerbe
Verse à flots la clarté sur les champs éblouis :
L'or bondit dans la plaine en éclats inouïs,
Et, tandis que l'air tremble au chant des alouettes,
Ils se parlent des yeux, leurs lèvres sont muettes.
Leur âme seulement interroge et répond.
Jeanne sent que son cœur s'amollit et se fond…

O trouble de la fleur que presse l'étamine !
O désirs inconnus ! Combats ! Orgueil d'hermine
Jalouse de garder, dans toute sa fraîcheur,
Sa neige virginale à la froide blancheur !
Sainte Pudeur !

Et lui, dans ce moment d'ivresse,
Va crier son secret ; mais Jeanne se redresse
Et fuyant le regard brûlant qui la poursuit :
« Bonjour, Bruno, comment as-tu passé la nuit ? »
Dit-elle, reprenant son enjoûment frivole.
Bruno reste interdit, et son ardeur s'envole.
La fillette est levée et parle du retour,
Car l'aïeule l'attend avant la fin du jour.
Ils ont remis en tas les gerbes de leur couche,
Et voici le baiser des adieux où la bouche
De Jeanne, par le plus fugitif des hasards,
Un instant a frémi sur les lèvres du gars.

Il veut la retenir ; de ses bras il la presse,
Mais Jeanne, simplement, par une souple adresse,
Se dégage et lui dit : « Tu reviendras demain,
Bruno, ne me suis pas. » D'un signe de la main,
Dans un de ces regards où le ciel entier brille,
Fuyant à reculons, l'alerte jeune fille
Jette au gars qu'elle tient tremblant sous son pouvoir,
A travers le soleil, un dernier Au revoir !

Et la voilà qui part d'un pas tranquille et libre,
Dans le rythme charmant de son souple équilibre.
— Et tout l'entendement de Bruno se confond ! —
Elle marche et se perd bientôt dans un bas-fond.
Son corps y disparaît, mais la tête rieuse
S'est retournée encor.
« Fille mystérieuse, »
Se dit Bruno, qui voit le point blanc du bonnet
Disparaître à son tour ; « bien fin qui te connaît ! »
Un sanglot douloureux oppresse sa poitrine.

Or, à vingt pas plus loin, riait sur la colline
Le champ de trèfle avec ses trois maigres ormeaux,
Ce lieu qu'il a choisi pour endormir ses maux ;
Il y court. En deux bonds, il monte au premier arbre,
En murmurant tout bas : « Œil de feu, cœur de marbre ! »
Et, fermement assis sur la branche en arçon,
Voici ce qu'aperçoit le soupçonneux garçon :

Se voyant toute seule, ayant pris sa volée,
Sur la route, là-bas, Jeanne court affolée.
La poudre sous ses pieds se lève en tourbillon :
Sa coiffe palpitante a l'air d'un papillon
Qui vient de s'enivrer aux roses capiteuses.
Bien moins rapides sont les doigts des tricoteuses
Que ses jarrets d'acier, qui trottent éperdus.
Et le gars, ébloui, suit, les regards tendus,
L'élan vertigineux de cette course folle,
Faite de soubresauts, où tout le corps s'envole
En des soulèvements d'être immatériel,
De cambrures de reins, de baisers dans le ciel,
Et de bonds de criquet brûlé des canicules
Et de jets frémissants et droits de libellules
Vibrantes et rasant d'un vol furtif les eaux,
De rebonds effrénés et de chutes d'oiseaux !